

## Histoire et civilisation de Byzance

M. Paul LEMERLE, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur)

L'un des deux cours de l'année précédente avait eu pour objet de préparer l'édition critique et la traduction des sources grecques pour l'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure (Pierre de Sicile, Pierre l'Higoumène, Photius, formules d'abjuration). Ce travail collectif a été publié dans le tome IV (1970) de nos *Travaux et Mémoires*, p. 1-227. Il a rendu possible, cette année, un essai de mise au point, par le professeur, de l'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure, histoire qu'on a en même temps essayé de situer dans le cadre plus vaste des hérésies byzantines.

On a donc commencé par porter un jugement sur la nature, la valeur, l'apport de chacune des principales sources, et d'abord de Pierre de Sicile. Dans le codex composite qu'est le Vatic. gr. 511, du XI<sup>e</sup> s., les ff. 79-142 représentent ce qui est parvenu jusqu'à nous d'un manuscrit qui devait être dans son entier consacré à Pierre de Sicile, personnage d'ailleurs inconnu de nous, et constituait le corpus de ses écrits antipauliciens, dans l'ordre suivant : le Précis, dont nous n'avons plus ici que la fin ; l'Histoire, que nous possédons dans son entier, et pour laquelle c'est le manuscrit unique ; les Discours, dont nous ne possédons plus que les trois premiers (le troisième mutilé à la fin), et pour lesquels c'est aussi le manuscrit unique. On a montré qu'il n'y a aucun doute que les Discours sont du même auteur que l'Histoire. Nous ne savons pas, en revanche, à qui ils s'adressaient, encore qu'il apparaisse que ce soit à un groupe de gens d'Eglise, sur lequel on ne peut faire que des hypothèses (la communauté dont Pierre était higoumène ? ou bien ce clergé de Bulgarie à l'intention duquel l'Histoire prétend avoir été écrite ?). Nous ne savons pas dans quelles circonstances ils ont été composés, encore qu'il semble que cette composition ait connu deux étapes, d'abord une lecture accompagnée de discussion, puis la rédaction définitive pourvue d'un ample appareil de *testimonia*. Quant à la date de composition, il est clair qu'elle est très proche de celle de l'Histoire, sans qu'on puisse avec certitude établir une antériorité. Aussi bien la différence entre les deux ouvrages est-elle de

nature : les Discours sont de caractère dogmatique, l'Histoire est avant tout un document.

Pour l'Histoire et le Précis, les circonstances de leur composition, leur valeur et leur rapport, on a généralement confirmé, parfois élargi ou précisé, les conclusions précédemment dégagées. Il reste un doute sur ce « proèdre de Bulgarie » auquel l'Histoire est adressée : ce n'est pas nécessairement cet évêque Nicolas que mentionne une inscription grecque trouvée en Bulgarie, qui porte la date du vendredi (par erreur, car c'était un jeudi) 5 octobre, indiction 4, an du monde 6379 = 870 ; mais l'institution par Byzance d'une hiérarchie grecque pour la Bulgarie dans cette année 870 est établie, les problèmes de l'Eglise bulgare étaient à l'ordre du jour quand Pierre de Sicile écrivait, et la chronologie générale ne fait pas difficulté. La valeur, comme source, de l'Histoire est exceptionnelle, étant toutefois bien entendu, puisque l'information de Pierre repose sur ce qu'il a appris à Téfrîk en 869-870, ce qu'il a lu des écrits du dernier didascale Sergios, et ce qu'il a entendu de la bouche des Synekðèmes survivants, que son récit présente de grandes garanties pour le ix<sup>e</sup> siècle, mais que, pour l'époque plus ancienne, il représente la tradition, exacte ou déformée, qui s'était fixée en milieu paulicien.

Quant au Précis, postérieur à l'Histoire, mais de très peu, puisqu'il est aussi antérieur à la chute de Téfrîk, on se bornera à rappeler que son insertion dans la Chronique de Georges le Moine est à l'origine d'une série d'hypothèses ruineuses, qui ont jusque aujourd'hui faussé l'interprétation de ce texte et, par contre-coup, celle des autres sources et l'histoire même des Pauliciens. Nous tenons pour acquis que le codex D de Georges le Moine (Scorial. φ - I - 1, première moitié du xi<sup>e</sup> siècle), en dépit de ce qu'a soutenu J. Friedrich à la fin du siècle dernier, n'est nullement, dans la partie qui traite des Pauliciens, cet *Urschrift* duquel tout dériverait, mais au contraire un texte interpolé, allongé, prolongé, tout à fait aberrant ; que le codex P (Coislin 305, xi<sup>e</sup> siècle), en dépit de de Boor qui en exaltait la valeur comme premier état de la Chronique de Georges le Moine, présente, en ce qui nous concerne, un texte « métaphrasé », qu'il place d'ailleurs à un mauvais endroit (à la fin du règne de Constantin V et non, comme les autres témoins, à la fin de celui de Constans II) ; qu'en bref il faut se fier aux manuscrits isolés du Précis et, pour son insertion dans Georges le Moine, au manuscrit de ce dernier que de Boor avait avec raison pris pour base de son édition de la Chronique, Coislin 310 (x<sup>e</sup> siècle), qui est aussi celui que l'on retrouve parmi les sources de Kédrenos. On se reportera à l'exposé convaincant de Ch. Astruc (*Travaux et Mémoires*, IV, p. 74-77 et 93-97).

Photius, enfin, dans son Récit (*Contra Manichaeos*, I), utilise d'abord le Précis de Pierre, puis son Histoire, de telle façon qu'à quelques menus détails près, il n'y a rien chez Photius qui n'ait sa source chez Pierre, rien chez

Pierre qui ne se retrouve chez Photius, lequel pourtant dissimule cette dépendance, tout en écrivant à une date très rapprochée de Pierre, puisqu'il ne connaît pas encore la chute de Téfrik. Ses deux Homélie à Berzélis-Nicéphore, qui sont en réalité trois (*Contra Man.*, II - III), sont probablement antérieures au Récit et sans lien direct avec lui, comme elles sont sans lien avec les Discours de Pierre : elles pourraient être du premier patriarcat, sinon même plus anciennes. Sa *Retractatio* (*Contra Man.* IV) est en revanche, on l'a déjà dit, bien postérieure, sans doute du second exil. Dans l'ensemble, Photius apporte extrêmement peu, pour ne pas dire rien.

Disons encore, pour en finir avec les sources grecques, qu'au jugement de J. Gouillard, que nous confirmons, sur les quatre formules d'abjuration éditées, la première (ms. du x<sup>e</sup> siècle) est par le contenu proche de Pierre ; la seconde, dite du patriarche Théophylacte, est plus antimanichéenne que antipaulicienne ; la troisième part d'une rédaction courte, peut-être du v<sup>e</sup> siècle, purement antimanichéenne, et en lui soudant une condamnation des didascales pauliciens aboutit à une rédaction longue, qui peut être du ix<sup>e</sup> siècle ; la quatrième, bizarre et composite, connaît sans doute la précédente et lui est notablement postérieure.

Toutes ces conclusions sont en complet désaccord avec celles du dernier, et même du seul ouvrage consacré aux Pauliciens, celui de Nina Garsoïan (*The Paulician Heresy*, 1967), dont on devait au passage vérifier les thèses. L'auteur inverse le rapport que nous établissons entre les formules d'abjuration 3 et 4 ; elle considère que le récit de Photius est un faux, du milieu du x<sup>e</sup> siècle au plus tôt, dont serait à peu près contemporaine l'Histoire de Pierre de Sicile, qu'elle croit être un personnage différent de Pierre l'Higoumène ; le Précis de Pierre l'Higoumène et le texte de Georges le Moine — celui-ci traité comme indépendant et en quelque sorte autonome — auraient une source commune perdue et hypothétique, qu'on nomme P, et qui ne serait pas plus récente que le second quart du ix<sup>e</sup> siècle, parce que les listes de didascales pauliciens s'arrêtent avec Sergios, mort en 835 (mais la raison en est simplement que Sergios est le dernier didascale) ; il y aurait encore une autre source perdue, qu'on nomme S, œuvre peut-être d'un disciple repentit de Sergios, qui dépendrait à son tour, entre autres, d'un troisième texte hypothétique et perdu, mais favorable aux Pauliciens, qu'on nomme A. Il m'est impossible de souscrire à aucune de ces propositions et, en général, à ce système d'hypothèses, si savamment étayé qu'il soit par le raisonnement, consciencieusement mais (à mon sens) inutilement compliqué, de M<sup>me</sup> Garsoïan.

La valeur des sources grecques proprement pauliciennes ainsi précisée, on est passé, en utilisant aussi toutes les autres sources, notamment narratives, à l'établissement d'une chronologie du paulicianisme, en commençant par la période de Sergios, 800-835, parce qu'elle est bien connue et offre une sorte

de repère pour ce qui précède et ce qui suit. Sergios est un grec né en terre grecque, converti au paulicianisme, dont l'active prédication a provoqué d'une part, à l'intérieur de la secte, une crise suivie d'une réforme, d'autre part une brutale réaction des autorités byzantines. Conséquence de celle-ci : les Pauliciens émigrent vers les terres arabes, sont installés par l'émir de Mélitène à Argaoun, d'où ils lancent des raids de pillage dans les territoires byzantins. C'est le début de la phase militaire du paulicianisme, de la révolte armée contre l'empire persécuteur. Il est vrai qu'à Byzance, un parti était hostile à la persécution sanglante : l'attitude de Théodore Stoudite est fort intéressante. Et il est vrai que si, chez les Pauliciens, le parti de ceux qui répondent à la persécution par la violence triomphe (avec ces *astatoi*, qui sont des disciples de Sergios, mais échappent à son contrôle), Sergios lui-même est un non-violent : figure séduisante de réformateur idéaliste, inlassable missionnaire, fondateur de communautés qui désapprouve la fureur guerrière, et ne résistera pas quand son assassin viendra le frapper dans la montagne où, solitaire, et pour obéir au précepte paulinien, il travaillait de ses mains à abattre des arbres et débiter des planches.

Partant donc de ce tournant décisif dans l'histoire du paulicianisme qu'est l'époque de Sergios, on a d'abord descendu le cours du temps jusqu'à la conclusion de la lutte armée. Les sources grecques ne sont pas faciles à concilier entre elles, ni avec les sources arabes. Avec Karbéas, qui semble avoir fait défection plutôt sous Théodora, persécutrice des Pauliciens, que sous Théophile, l'étroite dépendance où les Pauliciens d'Argaoun étaient jusque là des Arabes de Mélitène s'atténue grâce à la fondation, à une date inconnue antérieure à 856, de la forteresse de Téfriķ. Les razzias en terre byzantine, les coups de main, avec ou sans participation arabe, s'amplifient, jusqu'à la mort de Karbéas, qu'une source arabe place en 863, et qu'il n'y a point de bonne raison d'attribuer, comme on l'a fait, à une action guerrière (bataille de Lalakaôn), mais plutôt, avec Pierre de Sicile, à la maladie. Lui succède à la tête de l'Etat paulicien de Téfriķ son neveu et gendre Chrysocheir, encore vivant au moment où Pierre, qui a été député auprès de lui, écrit, et où Photius démarque Pierre. Nos sources principales sont ici la *Vita Basilii*, Génésios, la Continuation de Georges le Moine, Syméon magistros logothète. Chrysocheir a dirigé des raids profonds en territoire d'empire, sans doute déjà sous Michel III, en tout cas au début du règne de Basile I<sup>er</sup> ; celui-ci a d'abord tenté de négocier, et ce fut la mission confiée à Pierre de Sicile, qui a réussi en ce qui concerne l'échange ou le rachat des prisonniers grecs, mais a échoué si elle visait à un règlement général du conflit ; d'où la guerre à mort entre Byzantins et Pauliciens, et l'écrasement de ceux-ci en 873. On a relevé la qualité de l'information de la *Vita Basilii*, et l'intérêt d'une sorte de mémoire ou de rapport sur la fin de Chrysocheir, inséré tel quel par Génésios.

On a enfin tenté de reconstituer la chronologie du paulicianisme avant Sergios, en distinguant la période plus ou moins légendaire des origines, et la période historique des didascales qui commence sous Constant II Pogonat. La première pose le problème de la localisation de la Phanaroria et d'Episparis, la seconde celui de l'emplacement de Mananalis. Si, en effet, les dates et les grands événements correspondant à la prédication de chaque didascale se laissent assez bien déterminer, il n'en va pas de même des déplacements des didascales et des centres de la secte, de ce qu'on peut appeler la géographie paulicienne. L'une des clés est la localisation d'Episparis : celle qu'on admet traditionnellement doit être gravement erronée, par suite d'une erreur de Pierre de Sicile, ou de la tradition qu'il a recueillie à Téfrik. Le va et vient des Pauliciens s'explique dans une large mesure par l'attitude intransigeante ou tolérante de Byzance ou de l'Arménie, et l'attitude complice ou soupçonneuse et raide des Arabes : l'image des didascales errant d'un persécuteur à un protecteur, puis de ce protecteur devenu oppresseur à l'ancien maître, est exacte ; et cette histoire se déroule pour l'essentiel dans la large zone-frontière mouvante et fluctuante qui s'est établie aux confins incertains de Byzance et des Arabes, avec ses clisures et sa double ligne de points fortifiés.

Si l'importance des Arabes pour l'histoire du paulicianisme est évidente, en va-t-il de même de l'Arménie ? De toute façon, il s'agit d'autre chose, et les difficultés sont ici considérables, pour bien des raisons. On a cependant tenté d'ajuster l'un à l'autre le volet grec et le volet arménien de ce que l'on peut tenir pour historique dans le paulicianisme, et proposé le schéma suivant :

1) Nos informations sûres commencent sous le règne de Constant II (642-668) avec le premier didascale Constantin, arménien originaire de Mananalis, à la tête d'une secte qu'on nommera plus tard paulicienne, dans la région d'Arsamosate, sur les confins arméno-byzantins, qu'il quitte pour la région de Koloneia : cela correspond à la persécution que, selon les sources, aurait exercée le catholicos Nersès III (641-661), et qui aurait provoqué le départ des hérétiques ; leur installation à Koloneia est à l'origine du futur « paulicianisme » byzantin, qui conservera là son noyau pendant un tiers de siècle, avec les deux didascales Constantin et Syméon ;

2) La persécution de Justinien II, probablement de peu antérieure à la fin du premier règne (695), provoque un nouveau déplacement vers la frontière orientale et l'Arménie : c'est l'histoire du mystérieux Paul, et de ses deux fils Gégnésios et Timothée. Puisque Gégnésios a dû devenir didascale en 718, il y a un vide d'une vingtaine d'années, qu'on ne peut remplir qu'en y plaçant la période d'activité de Paul, qualifié lui aussi d'arménien (mais non officiellement didascale) ;

3) Cette activité a été ensuite effacée au profit de la légende qui a fait surgir un autre Paul dans un passé lointain. Mais elle a dû être assez grande pour assurer la continuité de la secte après la persécution (continuité qui s'exprimera dans l'institution par Paul d'un troisième didascale, son fils Gégnésios), et lui faire renouer des liens avec ce qui en subsistait en Arménie. Ce qui explique la réaction du catholicos Jean d'Otzun (convocation d'un concile à Dvin en 719, composition d'un traité contre les hérétiques), à propos de laquelle on rencontre, dans les Actes du concile et dans le titre du traité, les premières mentions des « Poliķeank », c'est-à-dire des disciples de Paul, père de Gégnésios, véritable éponyme. Car il est difficile de ne pas croire que *Poliķeank* (ou quelque forme voisine que l'on donne à ce mot) n'ait pas pour origine le nom Paul, et ne soit pas l'origine du grec *Pauliķianos* ;

4) Les sources grecques ne savent pas grand chose de ce Paul le mystérieux, parce que son activité, pour fuir la persécution de Justinien (qui remonte sur le trône de 705 à 711), s'est développée non loin de la frontière sans doute, mais tout de même en Arménie. A l'inverse, c'est la raison pour laquelle Jean d'Otzun s'inquiète et fulmine. Alors, sous le règne de Léon III l'Isaurien, la secte, ou du moins ses chefs, repassent en territoire byzantin, à Epispas. On est ainsi conduit à admettre que, dans l'histoire du paulicianisme, si Byzance a toujours joué le rôle essentiel, il est cependant impossible de ne pas tenir compte, comme éléments d'explication, de l'attitude de l'Eglise d'Arménie dans la première période, de celle des émirs arabes dans la seconde.

Il restait à examiner l'hérésie paulicienne comme fait de religion. On a passé en revue les travaux récents sur l'hérésie médiévale (de Stefano, Dupré Theseider, Morghen, Actes du Colloque de Royaumont, etc.) et sur l'hérésie byzantine en particulier (J. Gouillard surtout, et Sp. Vryonis), pour constater qu'il y avait, dans ce domaine, plus de différences que de convergences entre l'Orient et l'Occident. Il n'a pas paru, d'autre part, que le paulicianisme pouvait être rattaché à un fait social, ethnique ou linguistique particulier : les Pauliciens sont des Grecs (d'Asie Mineure, évidemment) qui parlent grec. Non plus à un fait politique, sinon accidentellement, dans la mesure où tout mouvement hérétique peut assumer le rôle d'une opposition. Et pas davantage, en dépit de conjonctions elles aussi accidentelles, à l'iconoclasme, qui est d'une autre nature (ce n'est pas une hérésie) et d'une autre envergure.

On ne peut cependant, a priori, imaginer un paulicianisme tout à fait isolé. On s'est donc tourné vers d'autres hérésies, qui avaient donné lieu à des assimilations (abusives) ou à des confusions avec le paulicianisme, ou encore avaient coïncidé avec lui à certains moments ou dans certaines régions. Paul de Samosate et les Paulianistes : mais à vrai dire ils ne sont pas dualistes, leur christologie adoptionniste est à l'opposé de celle des Pauliciens, et quoi

qu'on ait dit, aucune filiation n'est vraisemblable. Ce qui l'est, en revanche, c'est une confusion verbale : celle, si fréquente, entre Samosate d'Arménie (ou Arsamosate) et Samosate de Syrie, accompagnant ou provoquant la confusion entre l'arménien Paul père de Gégnesios et Paul de Samosate, par l'intermédiaire d'un légendaire Paul (fils de Kallinikè) de Samosate d'Arménie. On comprend mieux qu'une assimilation ait été faite, déjà en 719 par un canon du concile de Dvin, des Messaliens aux Pauliciens : pour des raisons géographiques, mais aussi de croyance, puisque les Messaliens rejettent la hiérarchie, la liturgie, les sacrements, le culte de la Vierge et de la Croix, et ne se fient qu'à la prière incessante, pratiquée dans le détachement absolu, pour expulser le démon qui habite chaque homme. Mais s'il y a en effet des ressemblances, elles ne fondent ni une identité ni une filiation, que les Pauliciens auraient refusées, et dont se garde bien la savante Anne Comnène (Leib III, p. 218-219).

Aux Pauliciens les sources associent assez souvent les Athinganes : ceux-ci se caractérisent par des rites de pureté extrêmement sévères ; des pratiques astrologiques et démoniaques ; l'observance du sabbat, et un comportement particulier en ce qui concerne le baptême. Rien qui établisse un rapport, autre que chronologique, entre cette secte, qui n'a ni hérésiarques ou didascales ni théologie, et les Pauliciens. Et c'est à la même conclusion qu'on est arrivé à propos des Phoundagiagites, qu'il était d'autant plus intéressant d'observer que pour eux, comme pour les Pauliciens avec Pierre de Sicile, nous possédons un texte étendu et pratiquement contemporain, bien édité et bien commenté (par J. Ficker), à savoir le traité d'Euthyme de la Péribleptos, qui se donne pour tâche de mettre en garde les Phrygiens, ses compatriotes, contre les dangers de la secte. Mais si c'est un merveilleux recueil des croyances populaires les plus singulières, et des extravagances attribuées par des orthodoxes à des hérétiques, il est sans rapport avec le paulicianisme.

Après ces excursus intéressants et souvent suggestifs, mais finalement décevants, on a regagné un terrain plus solide en considérant les anciennes couches religieuses de l'Asie antérieure (religion perse, gnose, marcionisme, montanisme, manichéisme, — plus généralement, le dualisme, mais aussi les sectes judaïsantes non dualistes), et les phénomènes de survivance ou de résurgence. En considérant surtout, dans nos textes pauliciens, ceux qui éclairent le mieux la religion de Sergios : le récit de sa conversion par la femme « manichéenne », et les extraits de ses épîtres rapportés de Téfrik par Pierre de Sicile. Sans doute y a-t-il là un danger : plus encore que le paulicianisme, c'est peut-être Sergios lui-même que nous apprenons ainsi à connaître, et une image de lui qui s'était fixée en milieu paulicien un tiers de siècle après sa mort. Pourtant les extraits des épîtres ne peuvent être trompeurs, et ils montrent que Sergios veut être avant tout le nouveau

saint Paul, se couvrant de son exemple et de son autorité dans les relations avec les disciples, et préoccupé par dessus toute chose de maintenir rassemblés et unis ceux auxquels il a dispensé son enseignement. Plus peut-être qu'un théologien, c'est un pasteur et un didascale, le dernier didascale paulicien.

Mais Pierre a obtenu à Téfrik d'autres renseignements encore, et grâce à lui nous connaissons non seulement la liste « officielle », oserait-on dire, des didascales pauliciens et celle des Eglises pauliciennes, mais encore la composition du canon, les principaux articles de foi, l'organisation de la communauté, les caractères essentiels du culte. Ce sont là, en théorie, des données suffisantes pour une étude comparative, et pour la recherche d'une filiation. Mais est-ce bien là l'essentiel ? Avec les deux puissants mouvements que sont la gnose et le manichéisme, le paulicianisme est sans commune mesure, et de surcroît les Pauliciens anathématisent de bon cœur Mani. Il y a, c'est vrai, une épître de Sergios adressée à un certain Léon *Montanos*, mais point de relation étroite avec le montanisme. Le dualisme, le docétisme, la composition restreinte du canon, sont des traits qui se trouvent dans le marcionisme : mais que deux « modèles » religieux aient en commun certains caractères ne suffit pas à établir une parenté, dont le sentiment d'ailleurs n'existerait pas. En fin de compte, c'est en lui-même et dans son temps qu'il est intéressant de considérer le paulicianisme, qui ne se reconnaît pas d'ancêtres autres que « l'Evangile et l'Apôtre », le Christ et saint Paul. Qu'il partage avec d'autres mouvements « hérétiques » ce caractère de retour aux sources, ne lui enlève nullement son originalité. On ne fait pas l'étude d'une hérésie, ou d'une religion quelconque, en l'insérant dans une espèce d'arbre généalogique où elle trouverait obligatoirement des parents et une descendance, mais bien en la considérant pour elle-même, et dans son contexte propre.

\*  
\*\*

Un séminaire de deux heures a été consacré, le *lundi*, au mont Athos et à ses archives médiévales. On en rendra compte brièvement, puisque les résultats de ces recherches vont être publiés.

On a d'abord, en relation avec l'édition prochaine des actes grecs du Protaton, tenté de faire le point de ce que l'on peut savoir des origines du monachisme athonite, depuis ses débuts légendaires, jusqu'à la première constitution de la Montagne Sainte qu'est le typikon de l'empereur Jean Tzimiskès. On a donc soumis à la critique toutes les sources connues, notamment : la Vie de Pierre l'Athonite, et le canon composé par Joseph l'Hymnographe en l'honneur de ce saint patron, plus légendaire qu'historique, des ermites athonites ; la Vie d'Euthyme de Péristérai, moine de l'Olympe, qui mène à l'Athos pendant quelques années la rude existence d'ascète soli-



taire, puis fonde près de Thessalonique un grand monastère cénobitique, important pour le développement du monachisme en Macédoine orientale ; les premiers actes des empereurs (Basile I, Léon VI, Romain Lécapène), qui concernent les relations difficiles des ermites athonites avec les habitants et les moines de la région voisine d'Hiérisos, et les indications complémentaires qu'apporte la Vie du moine stoudite Blaise d'Amorium ; les premiers actes de fonctionnaires (l'épopte Thomas, le stratège Katakalon) et actes privés (l'accord sur les frontières entre Athonites et gens d'Hiérisos), qui font apparaître la personnalité de l'Athos et ses premières institutions ; les données sur les premiers grands monastères, Klémentos et Iviron d'une part, Lavra de l'autre ; enfin le typikon ou règlement de Tzimiskès, qui est en fait l'œuvre du moine stoudite Euthyme. On a posé, grâce à cet ensemble de documents, la question des influences qui ont pu et dû s'exercer sur le monachisme athonite primitif : l'Olympe et le Kyminas, en Asie Mineure ; Constantinople et le Stoudios ; Thessalonique et Péristérai. Sans oublier pourtant que des personnalités aussi puissantes que celles d'Euthyme de Péristérai, Athanase de Trébizonde, Jean et Euthyme les Ibères, ont contribué à donner d'emblée à l'Athos une forte originalité.

Les autres séances de séminaire ont été consacrées aux actes grecs du monastère d'Esphigménou, dont on prépare l'édition. Une partie avait déjà été publiée, en 1906, par L. Petit et W. Regel ; mais cette édition, méritoire et qui a rendu service, n'est plus à aucun point de vue satisfaisante, et d'ailleurs n'est pas complète. M. J. Lefort, au cours de plusieurs séjours au mont Athos, a pu étudier, décrire, photographier toutes les pièces déjà plus ou moins bien connues, et il en a découvert une dizaine qui étaient restées tout à fait inconnues, et qui portent le total à 33. Ce sont ces pièces nouvelles que l'on a examinées, en particulier celles qui émanent du prôtos Théoktistos (1037), du protospathaire Nicolas (1078), de l'anagrapheus Euthymios (1095), un praktikon de Pharisée, un jugement du tribunal de Serrès, etc. Il apparaît de plus en plus clairement que l'édition commentée des archives de l'Athos est l'une des entreprises qui peuvent apporter le plus de nouveau aux études byzantines. Mais les difficultés de cette tâche sont multiples.

\*  
\*\*

Sur l'invitation du Collège de France, M<sup>me</sup> Nina PIGULEVSKAJA, membre de l'Académie des Sciences d'U.R.S.S., a fait deux conférences au mois de décembre 1969, l'une sur *Les écoles syriennes et la diffusion des connaissances en Orient au haut moyen-âge*, l'autre sur *Philologie, philosophie et sciences en Syrie à l'époque byzantine*. Elles ne pourront malheureusement pas être publiées, l'auteur étant décédé le 17 février 1970, sans avoir pu en mettre

le texte au point. On veut saluer ici la mémoire d'un grand savant, qui fut aussi une personnalité très attachante.

Le professeur a été fait docteur *honoris causa* de l'Université de Palerme. Il a été nommé président du Comité de direction de l'Institut de recherche et d'histoire des textes (C.N.R.S., Paris).

Dans la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il a donné lecture d'une communication, publiée dans les Comptes rendus de l'Académie : *Elèves et professeurs à Constantinople au X<sup>e</sup> siècle*. Il a participé à la séance commémorative organisée par la Société Asiatique à l'occasion de « l'année Saint Louis », en donnant une conférence sur *Saint Louis et Byzance*.

Le tome IV des *Travaux et Mémoires* a été publié, ainsi que le tome I des *Actes de Lavra (Archives de l'Athos, V)*, et dans la collection « Le monde byzantin » (C.N.R.S.), le tome second de l'*Histoire du royaume latin de Jérusalem* de J. Prawer, et le livre de J. Darrouzès consacré aux *Lettres et discours de Georges et Dèmétrios Tornikès*. Dans la « Bibliothèque historique » a paru le tome second de l'ouvrage de R. Boutruche, *Seigneurie et féodalité : l'apogée (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*. A été remis à l'impression, dans la série « Documents et recherches », le manuscrit de F. Thiriet, *Régestes des délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Romanie* (tome II, 1363-fin).

Le professeur a participé, généralement comme rapporteur, à la soutenance de cinq thèses de Doctorat. Il assure la direction de thèses et de travaux, en particulier ceux de l'E.R.A. n° 64 et de la R.C.P. n° 94, dont il est responsable. Le cadre de ces activités est le Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance du Collège de France, associé au C.N.R.S. L'aménagement de nouveaux locaux, la constitution d'une documentation (livres, photocopies, photographies, etc.) en vue de recherches spécialisées, vont permettre de développer de façon notable le rôle du Centre.